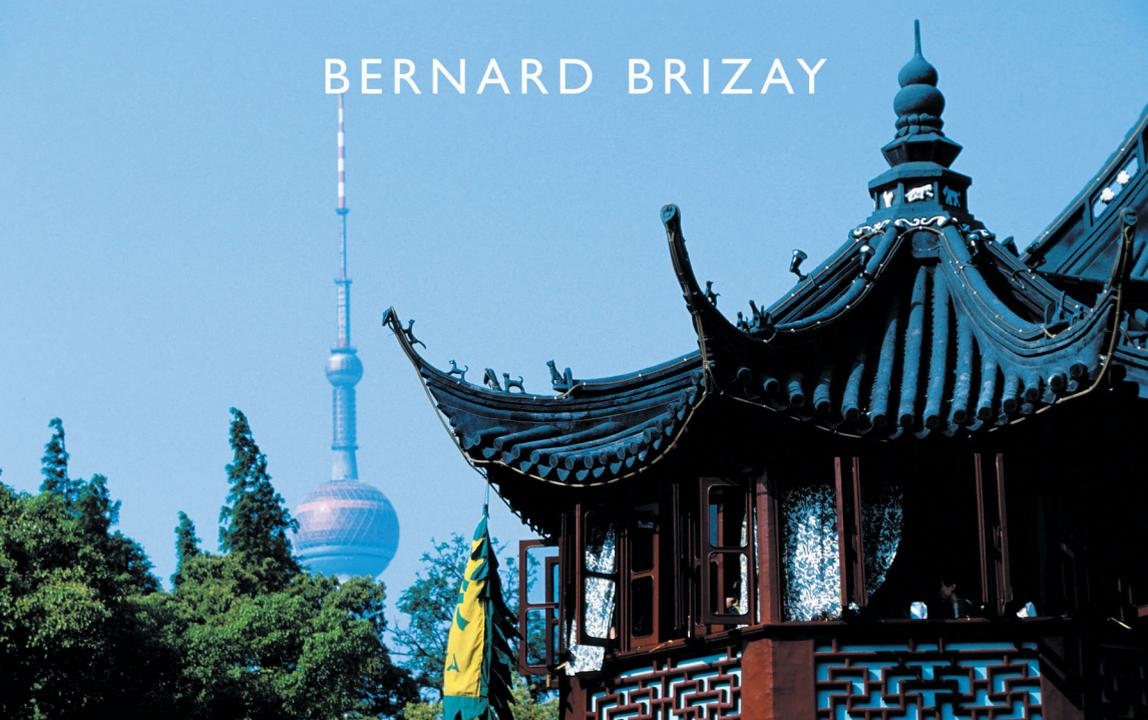


BERNARD BRIZAY



# SHANGHAI

Le « Paris » de l'Orient



Pygmalion

Extrait de la publication

BERNARD BRIZAY

# SHANGHAI

Le « Paris » de l'Orient

Pendant une centaine d'années – de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à 1943 – Shanghai abrite une concession française. Un territoire directement géré par la France, tandis que les Britanniques règnent en maîtres sur la concession internationale. Dans les années 1920-1930, la grande métropole chinoise est surnommée le « Paris de l'Orient », en référence à celui des Années folles. C'est alors une ville de plaisirs, où tous les vices – l'opium, le jeu et la prostitution – sont permis. Ainsi que toutes les extravagances !

Ici, l'argent est roi. « Si Lénine a vu Shanghai, il est excusable », écrit Albert Londres. La richesse la plus provocante y côtoie la plus extrême pauvreté. C'est aussi le paradis des aventuriers, le royaume de la pègre et du célèbre Du Yuesheng, la terre de mission des jésuites français, la ville d'accueil des juifs chassés par Hitler et des Russes qui fuient Staline.

Dans cette cité cosmopolite unique en son genre, des personnalités extraordinaires, chinoises et étrangères, naissent et développent leurs talents. Tout est possible à Shanghai, et surtout la chance d'y faire fortune !

Ce sont autant d'histoires, autant de portraits de personnages d'exception, riches en couleur que relate cet ouvrage. À commencer par Charles de Montigny, le fondateur de la concession française.

***Bernard Brizay, historien et journaliste, est l'auteur de plusieurs livres sur la Chine (dont Le Sac du palais d'Été, traduit en chinois).***

Pygmalion

Extrait de la publication





# SHANGHAI

Le « Paris » de l'Orient

## DU MÊME AUTEUR

*Le sac du Palais d'été, Troisième Guerre de l'Opium*, éditions du Rocher, 2003. Traduit et publié en Chine par les Éditions classiques de Zhejiang (Zhejiang Gu Ji Chu Ban She) dans le cadre des Années croisées France-Chine, grâce au programme de traduction Fu Lei. Ce livre a obtenu en 2007 le prix Wenjin (Le Pont de la Culture), décerné par la Bibliothèque Nationale de Chine, parmi 40 livres sélectionnés par 120 millions d'internautes.

*Les trois sœurs Soong, Une dynastie chinoise du xx<sup>e</sup> siècle*, éditions du Rocher, 2007.

*Le roman de Pékin*, éditions du Rocher, 2008.

BERNARD BRIZAY

# SHANGHAI

Le « Paris » de l'Orient



Pygmalion

Sur simple demande adressée à  
*Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris cedex 13,*  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion.  
ISBN 978-2-7564-0219-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Brigitte,  
pour son aide précieuse.*



*« Shanghai. Qui aurait deviné que ce lieu  
sordide allait devenir une métropole du monde ? »*

Lucien Bodard

*« Des amis m'avaient dit : "Vous devriez écrire  
une histoire sur la Chine ; vous qui avez habité ce  
pays-là." »*

*Or je n'ai jamais habité la Chine : j'ai habité  
Shanghai. Ce n'est pas la même chose. »*

Marcel Grancher



## AVANT-PROPOS

« **J**e voudrais retourner en Asie, confiait Vicente Blasco Ibañez à Paul Morand, rien que pour écrire le roman de Shanghai. »  
La ville de Shanghai a fait énormément couler d'encre, et pas seulement de Chine. Elle fait certes partie intégrante du « mythe chinois », mais, en même temps, cette cité cosmopolite a fait rêver le monde entier. Et fantasmer tout autant !

De nombreux auteurs de différentes nationalités, historiens, visiteurs et voyageurs, romanciers, journalistes et grands reporters, ont cherché à la définir en la comparant à de multiples cités de la planète.

Dans l'avant-propos de son « roman colonial », intitulé tout simplement *Shanghai*, écrit en 1929, Marcel Grancher explique que cette ville n'est pas la Chine : « C'est un port, plus cosmopolite que tous les ports – et plus étrange aussi – quelque chose comme un effarant mélange d'Anvers, de Liverpool, de Marseille, de San Francisco, de Rotterdam, de Port-Saïd et de Yokohama. » Il ajoute : « On y trouve toutefois quelques Chinois. »

Chow Ching Lie, l'auteur du *Palanquin des larmes*, compare Shanghai à Chicago : « Shanghai représente alors toute la confusion de la Chine. Capitale de la corruption et de la prostitution, c'est le Chicago de l'Orient. »

On se souvient de ce qu'en dit Claude Farrère dans *Fumée d'opium* : « Shanghai est la ville des fêtes, le rendez-vous voluptueux de tout le Yangzi, Deauville, Biarritz et Monte-Carlo ensemble. »

L'écrivain voyageur Colin Thubron voit en elle « une vieille brutale. Aucune ville au monde, pas même Calcutta ou Le Caire, ne donnait une telle impression de vie débordante. Shanghai était autrefois le point de mire de l'Orient, sordide, ensorcelante, dénuée de racines ».

Dans *Cities of Sin*, Hendrik de Leeuw décrit Shanghai comme une ville particulièrement dépravée, à l'instar de Suez et de Port-Saïd.

Mais la comparaison qui revient le plus souvent, c'est Paris. Nombreux sont ceux qui évoquent à l'envi le « Paris de l'Orient » – en référence au « Paris de la Belle Époque » et à celui des « Années folles ». À commencer par l'historienne de Shanghai, Marie-Claire Bergère, qui parle de la concession française, « dont les rues ombragées, les boutiques de mode, la bohème littéraire et les militants révolutionnaires avaient valu à la ville son surnom de “Paris de l'Orient” ».

« On dit encore que Shanghai est le New York de l'Orient pour les affaires et le Paris de l'Asie pour les plaisirs », ajoute notre auteur. Avant de préciser : « Le mythe de Shanghai évoque prostitution, drogue et mafia. » Autrement dit, le vice et la débauche, l'opium et le crime organisé. Sans oublier le jeu.

Bien d'autres auteurs en fustigent les vices et évoquent la réputation sulfureuse, voire scandaleuse, de la ville entre les deux guerres. « Shanghai est une ville parasite, une ville criminelle, une ville de réfugiés. C'est le paradis des aventuriers », résume encore un écrivain chinois, en 1949. Un lieu où se côtoient des coolies faméliques, des millionnaires, des prostituées et des criminels, où des centaines de personnes font des fortunes soudaines, tandis que des milliers d'autres meurent de faim et de froid dans les rues en plein hiver.

Dans les années 1920-1930, un voyage autour du monde ne se conçoit pas sans une escale à Shanghai. Le nom de cette ville d'Extrême-Orient a un parfum de mystère, d'aventure et de licence. Les passagers des croisières en reviennent avec des histoires insensées de gangsters, des souvenirs de night-clubs qui ne ferment jamais, d'hôtels qui fournissent de l'héroïne en *room service*, et surtout des détails croustillants sur « la putain de l'Orient ». Elle a la réputation d'une cité immorale, où le vice fleurit et où tout est à vendre. Elle est Sin City, la ville du péché, la ville aux cent mille prostituées. Aux États-Unis et au Japon, des agences de voyages proposent des « guides » aux hommes désirant visiter Shanghai. Le tourisme sexuel ne date pas d'aujourd'hui.

Dans son livre intitulé *Dans le jardin des aventuriers*, Joseph Shieh résume ce qu'est la cité du Yangzi : « Toute vouée à la recherche du profit, Shanghai est pendant ses années glorieuses la métropole la plus

internationale que le monde ait jamais connue. Cette enclave étrangère est une ville libre. Les arrivants n'ont besoin ni de passeport ni de visa pour y entrer. Shanghai en effet ne possède pas de juridiction légale globale, avec ses trois entités administratives. On n'y contrôle pas les passeports à l'arrivée. Elle est donc un havre pour ceux qui ont tout perdu, un refuge pour les criminels, c'est le paradis des aventuriers. Tout y est possible pour y réussir ou se refaire. La réputation de Shanghai n'était plus à faire, c'était aussi la ville de tous les plaisirs, et de tous les vices. On y fumait de l'opium, on y fréquentait des femmes de toutes origines, de toutes conditions, on pouvait y acheter tout, absolument tout : les plaisirs matériels évidemment, mais aussi le pouvoir, l'influence, la justice, la guerre et la paix. Shanghai n'est pas une ville comme les autres : le pire et le meilleur de l'Occident et de la Chine y rivalisent depuis si longtemps que l'écheveau des causes et des effets est bien difficile à démêler. »

Shanghai est l'exemple même du *glamour* (fascination, élégance, charme, chic). Une ville à la population mélangée, composée d'une grande majorité de Chinois, mais aussi et surtout d'Occidentaux, Anglais, Américains, Français, Russes blancs, qui font toute son originalité. Une ville où la plus extrême pauvreté côtoie la richesse la plus provocante. Une ville qui fait le grand écart entre l'Est et l'Ouest, devenue dans les années 1920-1930 une ville de légende. Après une éclipse de trente-cinq ans, due à la glaciation communiste, elle l'est redevenue aujourd'hui.

L'écrivain Han Suyin voit en Shanghai « la ville la plus prestigieuse de l'Extrême-Orient ».

Pour Joseph Kessel, elle est « une cité immense, somptueuse et sordide, un centre prodigieux d'agio et de richesse, une vaste boîte de nuit et une jungle impénétrable à la fois ».

Lucien Bodard, dans son livre *Les Grandes Murailles*, dit avoir toujours aimé Shanghai. Pour lui, c'est « la métropole qui exaspère toutes les cupidités, toutes les frénésies. Shanghai, martingale des destins ».

Le journaliste et grand reporter Albert Londres nous a laissé une vue impérissable de Shanghai, à la fois drôle et caricaturale, dans *La Chine en folie* (qui mérite bien son titre). Il célèbre le caractère unique de cette cité cosmopolite : « Shanghai est de mère chinoise, de père américano-anglo-franco-germano-hollando-italo-nippon-judéo-espagnol. » Avant d'en décrire les vices, les turpitudes et les excès, et surtout sa passion de l'argent : « Il est des cités où l'on fait des canons, d'autres des étoffes, d'autres des jambons. À Shanghai, on fait de

l'argent. C'est la matière première et dernière. Si l'on se promenait avec un panier et qu'on pressât le nez des passants, on rentrerait chez soi fortune faite. On m'avait dit qu'à Shanghai on ne parlait que l'anglais. C'était un affreux mensonge. Tout alphabet y est inconnu. La langue de ce pays n'est pas une langue de lettres, c'est une langue de chiffres. On ne s'aborde pas en se disant : "Bonjour, comment allez-vous ?" mais : "88.53 – 19.05 – 10.60". Pour y devenir millionnaire, inutile de savoir lire, savoir compter suffit. C'est un veau d'or adipeux. Si Lénine a vu Shanghai, il est excusable. »

Quatre mots reviennent comme un leitmotiv sous la plume d'Albert Londres dans les pages étonnantes qu'il consacre à Shanghai : « Banque, Bank, Banking, Banko », répétés dans le désordre. « L'amour de l'argent est polyglotte », disait en son temps saint Augustin.

« J'espère faire fortune en deux ou trois ans et m'en aller, confiait avec cynisme un des premiers Occidentaux présents dans la ville. Et qu'est-ce que j'en ai à faire si ensuite Shanghai disparaît dans un incendie ou une crue, vous n'espérez tout de même pas que des hommes comme moi vont se contraindre à un exil prolongé sous cet horrible climat pour la postérité ! Nous sommes des faiseurs d'argent, des hommes pratiques. Notre boulot, c'est de faire du fric, autant et aussi vite qu'on peut... »

En 1850 comme en 1930, le maître mot à Shanghai est donc l'argent, sans s'embarrasser d'autres considérations.

Le guide *All about Shanghai*, publié en 1934, consacre un chapitre à la « symphonie » qu'est Shanghai. Cette cité cosmopolite, faite de criants paradoxes et de fantastiques contrastes, Shanghai la magnifique, Shanghai la raffinée, Shanghai l'obscène, Shanghai la vulgaire. Une ville de contradictions à propos des mœurs et de la morale, où s'étalent, dans une fresque panoramique et grandiose, le meilleur et le pire de l'Orient et de l'Occident. Une ville que l'on adore ou que l'on hait. On imagine que le lecteur de ce guide touristique n'a alors qu'une idée, fuir à tout prix cette ville de perdition. Ou bien, au contraire, s'y précipiter, prendre le premier bateau en partance pour ce qui est aujourd'hui la Perle de l'Orient.

Christine Cornet, attachée culturelle à l'ambassade de France à Pékin, résume tous ces sentiments : « Shanghai fascine, Shanghai séduit, par un phénomène paradoxal d'attraction-répulsion. Tous ceux et toutes celles, partis pour Shanghai ou nés dans cette ville cosmopolite, sont devenus autres par cette expérience de l'altérité. »

C'est un phénomène à la fois digne d'intérêt et d'étonnement, la Chine n'a cessé d'attirer des hommes de valeur. Ou peut-être l'Empire du Milieu et également la Chine républicaine qui lui a succédé, ont-ils permis à certains Occidentaux d'y révéler leurs talents et d'y déployer leurs qualités. S'ils étaient demeurés dans leur pays d'origine, sans doute seraient-ils restés dans l'anonymat et n'auraient-ils pas connu la célébrité. On songe à Marco Polo, ainsi qu'aux missionnaires chrétiens qui, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, ont résidé à la cour de l'empereur à Pékin. Le consul de France, Charles de Montigny, est l'un de ces héros (voir chap. II). C'est bien connu, à circonstances exceptionnelles, hommes uniques. L'événement crée l'homme, les circonstances permettent aux potentialités latentes de s'exprimer, aux qualités et talents de se révéler. Un livre sur Shanghai, c'est avant tout une galerie de portraits, ceux des hommes (et des femmes) qui ont fait la ville.

Nous l'avons visitée une première fois en 1985. Lors d'un précédent voyage en Chine, en 1979, notre itinéraire ne prévoyait pas d'étape dans cette ville mal considérée par le régime pour son passé sulfureux. En 1985, c'était encore une cité alanguie. Punie pour avoir abrité des concessions étrangères et compté de trop nombreux habitants étrangers et autres suppôts éhontés du capitalisme débridé et du colonialisme abhorré. C'était alors un lieu gris de poussière.

Notre seul souvenir reste celui du Bund et de ses immeubles. Et aussi, tristement, celui de cette petite fille qui s'est jetée sous les roues de notre limousine roulant à vive allure dans une rue bordée de peupliers de l'ancienne concession française. Elle devait s'en tirer, après un joli vol plané, avec la rate éclatée. Nous ne savions comment nous faire pardonner cet accident, dont nous étions indirectement responsables. Nous culpabilisions bien plus en tout cas que notre chauffeur et notre guide réunis.

Dans un article paru dans la revue *Esprit* en mars 1975, Lucien Bianco comparait les conditions de voyage organisé en Chine au temps de Mao à la nage du poisson rouge qui ne cesse de se cogner aux parois de verre de son bocal. Dix ans plus tard, les choses s'étaient améliorées.

Quand on voyageait voici une trentaine d'années en Chine, le guide était un personnage essentiel. À vrai dire, il était notre unique interlocuteur. Le nôtre était un brave paysan qui peinait à nous montrer le musée municipal, alors bien poussiéreux, dont nous étions d'ailleurs les seuls visiteurs. (Ce musée, à l'étroit dans une ancienne banque de

## SHANGHAI

la rue Yan'an, n'avait rien à voir avec l'actuel et superbe musée de Shanghai sur la place du Peuple.)

Dix ans plus tard, nous revoici à Shanghai. Quel choc ! Quelle surprise ! La ville a presque retrouvé ses lumières et son animation d'antan, celles des années 1930. Rien à voir avec la cité triste et endormie de 1985. Shanghai était de retour, Shanghai avait ressuscité.

Shanghai ou Pékin ? Tout voyageur en Chine est tenté de se poser la question. Laquelle des deux préfère-t-il ? Où a-t-il le plus envie de retourner ? Vaine question en vérité. Les deux plus grandes villes de la Chine, la capitale économique et la capitale politique, distantes de 1 500 kilomètres, paraissent aux antipodes l'une de l'autre. Elles n'ont rien de comparable, si ce n'est le nombre considérable de leurs habitants. Pékin est une capitale déjà ancienne, vieille de six siècles. C'est une cité historique, considérée comme mystérieuse et, par là, nourrissant fantasmes et désirs de découvertes. Elle peut paraître altière et austère. C'est la capitale spirituelle en quelque sorte, qui abritait le pouvoir suprême, avec la Cité interdite, où résidait l'empereur, le Fils du Ciel. Et elle est encore aujourd'hui la capitale politique de la Chine.

Shanghai est également mythique, mais pour des raisons différentes. C'est une ville récente, qui date principalement de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle n'a pas cent soixante-dix ans d'âge et son histoire est brève. « L'histoire de Shanghai, à la différence d'autres villes chinoises comme Pékin ou Xi'an, ne se confond pas avec le temps long de l'histoire chinoise », explique Christian Henriot dans son *Atlas de Shanghai*. « Shanghai est une création des temps modernes, excroissance singulière, voire atypique, dans une nation pétrie de continuités, d'évolutions lentes et d'enracinement terrien. »

Elle n'a rien de mystérieux, et pourtant elle a nourri et continue de nourrir bien des fantasmes. Elle fait figure d'accident historique. On peut dire qu'elle est le résultat d'une expérience sociale unique en son genre, telle qu'on n'en a jamais vu et qu'on ne reverra jamais.

## I

### LA CITÉ DU BANC DE VASE

*« Pour moi, l'histoire dramatique du banc de boue devenu Babylone, restera l'un des plus passionnants romans d'aventures de l'Homme blanc, un témoignage irrécusable de son dynamisme inégalé. »*

Père Teilhard de Chardin

**L**e mérite de la « découverte » de Shanghai revient aux Britanniques. En 1831, un missionnaire protestant, né en Poméranie, Charles Gutzlaff, visite Shanghai à bord d'une jonque indigène. Cet ardent propagandiste de la foi chrétienne a le mérite de parler le chinois. L'année suivante, à bord du *Lord Amherst*, il y revient comme interprète d'Hugh Hamilton Lindsay, un Anglais chargé d'une mission d'exploration le long des côtes chinoises par l'East India Company, la Compagnie des Indes orientales, établie à Macao (à ne pas confondre avec celle fondée par Colbert). Lindsay a pour mission de trouver un endroit susceptible d'ouvrir au commerce britannique les riches provinces du centre du pays.

Le 21 juin 1832, le *Lord Amherst* pénètre dans l'estuaire du Yangzi et remonte le Huangpu, la rivière qui se jette dans le vaste estuaire du Yangzi. Profitant de la marée, il passe devant deux forts qui en défendent l'entrée. Lindsay fait part de ses premières impressions à la compagnie qu'il représente, avec tout d'abord cette constatation en forme de prophétie : « Les avantages que des étrangers et particulièrement des Anglais pourraient retirer de libres relations commerciales

avec Shanghai sont incalculables. » Il imagine d'emblée les possibilités offertes au grand commerce international avec ce port de mer situé sur une rivière navigable proche de l'estuaire du Yangzi, le plus long et le plus important fleuve d'Asie. Il le voit en grand entrepôt de tous les produits transitant par l'est du continent asiatique. « Est-il déraisonnable, écrit-il encore, de tourner nos regards vers ces parties du monde à peu près inconnues pour y trouver de nouveaux débouchés pour nos manufactures, à l'heure où toutes les nations de l'Europe s'efforcent de se dispenser de nous acheter nos produits ? Il y a ici une population presque double de celle de l'Europe, disposant de trois mille milles de côtes (4 800 kilomètres), de grands fleuves navigables, et des plus beaux ports qui soient au monde. Ces ports et ces cités fourmillent d'un peuple riche et commerçant, laborieux, ayant l'esprit d'entreprise et qui accueillerait avec joie l'inauguration d'un commerce avec l'étranger. »

Lindsay songe aux formidables débouchés offerts aux manufactures de Manchester et du Lancashire. Il est persuadé que Shanghai possède des atouts extraordinaires dans le domaine des échanges commerciaux. Il s'étonne que ce grand port aux potentialités si prometteuses n'ait pas attiré davantage l'attention des commerçants étrangers.

À cette époque, l'East India Company détient encore le monopole du commerce avec la Chine. Mais, lourde et ankylosée, elle voit son monopole lui être retiré. C'est alors une folle ruée vers les richesses encore inexploitées de l'Empire céleste. Après la suppression du monopole de la Big Company, comme on l'appelle, et avec la pression exercée par les nouveaux bénéficiaires de la liberté du commerce, une guerre entre la Grande-Bretagne et la Chine paraît inévitable. Les Anglais ne peuvent plus se satisfaire d'être cantonnés à Canton pour exercer leur commerce et d'accepter de subir plus longtemps les vexations des autorités chinoises. Les marchands anglais veulent faire des affaires tout le long des côtes chinoises, et ceci en toute légalité, et non plus par contrebande en ce qui concerne le trafic de l'opium.

Un homme d'influence, William Jardine, dit « le vieux rat à tête d'acier », un manufacturier polyvalent qui s'est surtout enrichi grâce au commerce en gros de l'opium, pèse de tout son poids à Londres pour que les choses changent. Pour lui, la liberté du commerce se gagne à coups de canon.

Bien avant l'époque de Marco Polo, les Chinois étaient habitués à commercer avec les pays occidentaux par la voie terrestre, celle de l'antique route de la Soie, qui traverse l'Asie centrale. Mais ils se refusent toujours à le faire par de nouvelles routes maritimes. Échaudés

Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000229.N001  
Dépôt légal : janvier 2010

